17

GALIEN

CONSIDÉRÉ COMME PHILOSOPHE;

PAR

LE DOCTEUR DAREMBERG,

Bibliothécaire de l'Académie royale de médecine, etc.

EXTRAIT DE LA GAZETTE MÉDICALE DE PARIS.

ESSAI

SUR

GALIEN CONSIDÉRÉ COMME PHILOSOPHE.

Cl. Galenus, medicorum post Hippocratem princeps, philosophus, grammaticus.

Ackermann, INSTIT. HIST. MED.

I. — A l'exemple d'Hippocrate, qui avait constitué comme science et comme art la médecine de son temps, en lui donnant une existence indépendante, Galien rassembla, coordonna toutes les connaissances médicales acquises avant lui, les enrichit de ses propres observations et créa ce fameux système médical qui subsista tout entier pendant plusieurs siècles, et dont plusieurs parties sont encore debout de nos jours comme expression d'une immuable vérité. Ce n'est point ici le lieu de juger l'origine, les sources, la valeur, les divers éléments, l'ensemble régulier, les détails quelquefois disparates de ce système, qui atteste un vaste génie; nous trouverons ailleurs l'occasion d'en faire une étude approfondie, d'en suivre la fortune et d'en montrer l'influence jusqu'au XVII[e] siècle, nous pourrions presque dire jusqu'au milieu du XVIII[e]. Nous ne parlerons pas non plus dans ce travail de la vaste érudition philologique de Galien, et de l'utilité qu'il y aurait à étudier ses œuvres pour la connaissance plus complète de la langue grecque classique et médicale; nous nous bornerons à considérer aujourd'hui Galien comme philosophe. A ce titre, il tient un rang distingué. Cependant les historiens de la philosophie se sont à peine occupés du médecin de Pergame; lorsqu'ils ne l'oublient pas entièrement, ils ne

lui consacrent guère qu'un souvenir rapide et superficiel. Loin de lui assigner la place spéciale qu'il mérite, ils ne nous apprennent rien de certain sur ses doctrines et sur son influence. Cependant sans avoir exercé l'empire d'un auteur original, il n'en a pas moins exercé une autorité assez étendue et qu'il importe d'apprécier (1).

Philosophe par un goût très-prononcé, par une sorte de vocation primitive, et non comme un amateur, pour nous servir du langage actuel, forcé d'interrompre ses études de prédilection pour embrasser la médecine, Galien n'a jamais séparé l'étude de cette science de celle de la philosophie ; il poussa même si loin l'amour de cette alliance, qu'il composa des traités philosophiques à l'usage particulier des étudiants en médecine. On sait aussi qu'il a écrit sur le *Médecin philosophe* de très-belles pages, qui semblent un commentaire du mot fameux d'Hippocrate, *Qu'une certaine philosophie est unie à la médecine, et que le médecin philosophe est égal aux dieux* (2).

Critique et historien plutôt encore que dogmatique, n'ayant pas toujours une doctrine bien arrêtée, trop souvent incertain et en contradiction avec lui-même, éclectique en philosophie plus encore peut-être qu'en médecine, dialecticien comme Aristote, auquel il doit la disposition méthodique de ses ouvrages, phsychologue comme Platon, qui lui a fourni ses plus belles inspirations sur la nature et sur la vie, Galien occupe une certaine place dans l'histoire de la philosophie, aussi bien en Occident que chez les Arabes.

On a comparé Galien à Aristote : cette comparaison est juste si on tient seulement compte de leurs connaissances encyclopédiques, de leur esprit d'observation et de leur influence au moyen âge ; elle est fausse si l'on considère la direction générale de leur intelligence, leur tendance respective, leur valeur intrinsèque. Aristote fut, il est vrai, naturaliste et philosophe comme Galien fut philosophe et médecin ; mais Aristote embrassant, au point de vue dogmatique, le cercle de la philosophie dans toute son étendue, créa un système complet et solide de logique et de métaphysique, système que les modernes ont en grande partie accepté et consacré, tandis que Galien s'attacha surtout à étudier et à juger les doctrines de ses devanciers ou de ses contemporains, mais n'en proposa point de nouvelles. D'ailleurs il rallia plus encore la philosophie à la médecine que la médecine à la philosophie. En un mot, dans la conception générale de ses ouvrages, la philosophie est un instrument, une réminiscence puissante des études de sa jeunesse, mais la médecine fut toujours son but principal. De plus ses livres purement philosophiques sont presque tous con-

---

(1) Le seul travail un peu intéressant, mais très-incomplet, que nous ayons sur la philosophie de Galien a été inséré par Sprengel dans ses Beitraege zur Gesch. der Medicin, t. I, p. 117 et suiv.

(2) Voy. le Traité de la bienséance.

sacrés à des questions de détails ou de critique. Nous ajouterons enfin qu'à l'époque où florissait Galien, époque bien différente de celle d'Aristote, la philosophie, arrivée à une ère de transition, allait subir une sorte de trausformation pour éviter un naufrage complet, et n'avait presque plus d'unité et de caractère positif; les écoles étaient divisées et les sectes multipliées plus qn'en aucun autre temps ; c'est ce qui nous donne encore l'explication du peu de précision et de fermeté que nous trouvons dans les jugements et dans les appréciations du médecin de Pergame.

II. — De la vie et des ouvrages de Galien.

Avant d'aborder notre sujet, disons quelques mots de la vie et des ouvrages de Galien.

Galien (Claude) naquit l'an 131 de notre ère à Pergame, en Asie, sous le règne de l'empereur Adrien. Son père, nommé Nicon, architecte très-distingué, possédait des connaissances étendues en mathématiques, en astronomie, en philosophie, et jouissait en outre d'nne fortune assez considérable (1). Premier précepteur de son fils, il ne contribua pas peu à lui inculquer de bonne heure l'amour de toutes les sciences qu'il cultivait lui-même, surtout le goût des mathématiques; ce goût qu'on est un peu étonné de rencontrer chez un médecin, attira même quelquefois à Galien, ainsi qu'il nous l'apprend, les railleries de ses confrères (2).

Dès l'âge de 14 ans, Galien, envoyé aux écoles de philosophie, passa successivement dans celle des stoïciens, des académiciens, des épicuriens et des péripatéticiens ; il y écouta les leçons des meilleurs maîtres de l'époque : entre autres d'un disciple de Cajus le platonicien, d'un disciple de Philopator le stoïcien, d'un disciple d'Aspasius le péripatéticien, d'un autre platonicien du nom d'Albinus; enfin plus tard, à Smyrne, d'un certain épicurien qui venait d'Athènes et dont le nom est inconnu. Nicon accompagnait partout son fils et lui servait de répétiteur (3).

Ce fut à l'âge de 17 ans que, d'après un songe de son père, Galien se décida à embrasser la médecine et se consacra dès lors tout entier à l'étude de cette

---

(1) Gal., De bon. pravisque succis., cap. 1, t. VI, p. 419; —De dign. et curat. anim. affect., cap. 8, t. V, p. 40, 45.

(2) De us. part., x, 12, 13, 14 *in fine;* — Voy. aussi ma dissertation, intitulée : Expos. des connaissances de Galien sur l'anat., la physiol. et la pathol. du système nerveux, p. 49.

(3) De dign. et curat. anim. affect., p. 41, 42 ; — De lib. prop., cap. x, t. XIX, p. 16.

science (1). Il avait un goût prononcé pour les voyages, mais il n'en fit aucun sans un but vraiment scientifique. En l'an 164 il vint à Rome où il passa la plus grande partie de sa vie, exerçant son art avec un succès presque inouï, rédigeant ses nombreux et immortels ouvrages. Souvent en butte à l'envie de ses confrères, et cependant honoré par eux et par ses contemporains comme un des plus savants médecins de son siècle, il reçut ainsi la récompense due à son génie, récompense qu'on accorde rarement aux hommes de leur vivant. On ne connaît ni le lieu ni la date précise de la mort de Galien ; on sait seulement qu'il parvint à un âge très-avancé et qu'il mourut au commencement du troisième siècle de notre ère (2).

Nous n'avons point à parler ici de sa philosophie médicale ; seulement, dans le cours de cet article, nous retrouverons quelques-uns des principes qui la dominent et la dirigent ; car dans la philosophie d'une science on rencontre incessamment deux éléments : la méthode appartenant à la philosophie proprement dite, et les principes généraux puisés dans l'étude de la science elle-même. Pour les anciens, ces principes faisaient partie intégrante de la philosophie ; car ils entendaient par ce mot non-seulement la science spéciale à laquelle nous avons conservé ce nom, mais encore toute étude spéculative, par opposition aux études qui avaient un but pratique. Disons encore que pour les anciens la considération de la vie en général et de la nature, mais d'une nature imaginaire et, pour ainsi dire, inventée, ou, si l'on veut, construite *à priori*, était regardée comme partie constituante de la philosophie proprement dite.

Le nombre des écrits philosophiques de Galien était considérable ; presque tous ont péri, du vivant même de l'auteur, dans l'incendie du temple de la Paix (3) ; de ceux qui ont échappé à ce désastre, ou qui ont été rédigés depuis, un très-petit nombre est arrivé jusqu'à nous ; cela se conçoit aisément par la grande importance qu'on accordait à ceux d'Aristote ; d'ailleurs le grand nom de Galien comme médecin semblait effacer pour lui toute autre renommée. Ses livres philosophiques se rapportaient la plupart à la logique et à la dialectique (4), quelques-uns à la mo-

(1) METH. MED., IX, 4, t. X, p. 609 ; — DE PRÆNOT. AD POSTHUMUM, cap. 2, t. XIV, p. 608.

(2) Pour de plus amples renseignements sur la vie de Galien, voy. Ackermann, HIST. LITER., dans l'éd. de Knehn, t. I, p. XXVII à XLII.

(3) DE LIBRIS PROP., cap. 2, t. XIX, p. 19.

(4) Deux seulement sont arrivés jusqu'à nous : DE CAPTIONIBUS PENES DICTIONEM ; — INTRODUCTIO LOGICA ; ouvrage récemment découvert au mont Athos, et publié par M. Mynas. Paris, 1844, in-8°, chez Didot. — On trouve encore parmi les œuvres de Galien un autre traité intitulé QUE LES QUALITÉS SONT INCORPORELLES. Sprengel (*loc. sup. cit.*, p. 149) regarde cet opuscule comme un ouvrage authentique de Galien ; mais lui-même fournit la preuve du contraire en démon-

rale (1), les autres, presque entièrement historiques, renfermaient l'exposition critique des quatre principaux systèmes suivis alors; c'est dans cette dernière classe que se rangent le traité QUE LES FACULTÉS DE L'AME SUIVENT LE TEMPÉRAMENT DU CORPS, un fragment SUR LE TIMÉE, dont je viens de publier le texte (avec traduction, notes et introduction), enfin le remarquable ouvrage DES DOGMES D'HIPPOCRATE ET DE PLATON, en neuf livres; malheureusement le commencement du premier livre est perdu.

Galien a en outre composé plusieurs écrits sur les mathématiques dans leur application à la philosophie, entre autres un livre intitulé: QUE LA DÉMONSTRATION GÉOMÉTRIQUE EST PRÉFÉRABLE A CELLE DES STOÏCIENS (2). Nous trouvons dans cette ardeur pour les mathématiques l'explication toute naturelle de la régularité du système médical de Galien, et peut-être aussi de cet esprit tranchant qui en fit un confrère assez peu charitable, un adversaire souvent acerbe et parfois injuste (3).

Mais si nous ne nous trompons, cette prédilection exerça une influence peu avantageuse sur les études philosophiques de Galien; il ne suffit pas en effet de tirer les conséquences d'un principe, il faut encore remonter jusqu'au principe lui-même et en déterminer la nature, la valeur et l'essence; or ce n'est pas ce que fait Galien : il prend d'ordinaire pour base de ses raisonnements des idées qu'il a recueillies dans divers systèmes de philosophie et qui lui offrent un certain degré de probabilité, sans chercher à se rendre toujours compte ni de la valeur absolue de ces idées, ni des relations qui existent entre elles; nous en acquerrons la preuve dans le cours de cet article.

---

trant que cet écrit est spécialement dirigé contre les stoïciens, lesquels soutenaient que les qualités sont des corps. Il semble qu'une opinion aussi arrêtée (cf. surtout p., cap. 2, p. 466, t. XIX) est incompatible, d'une part, avec les hésitations primitives de Galien quand il s'agit de déterminer si quelque substance, l'âme par exemple, est ou n'est pas corporelle; d'une autre part avec la doctrine qu'il finit par soutenir sur la matérialité des forces et de l'âme. — Voy. dans Ackermann (HIST. LIT. GAL., ed. de Kuehn, p. CXCVI—CCIV) la liste des ouvrages et opuscules philosophiques perdus : on en compte plus de cent.

(1) Des ouvrages écrits sur la morale, il ne nous reste que trois opuscules SUR LA CONNAISSANCE ET LA GUÉRISON DES AFFECTIONS — DES ABERRATIONS DE L'AME; QUE LE CARACTÈRE SUIT LE TEMPÉRAMENT DU CORPS.

(2) DE LIB. PROP., cap. 16, t. XIX, p. 47. — Galien avait encore écrit un livre intitulé : Περὶ ἐνιαυσίου χρόνου, c'est-à-dire SUR LE CALENDRIER (COM. IN PROGN., III, 4, t. XVIII^{b}, p. 240.)

(3) Il avait puisé, pour la géométrie en particulier, un goût très-prononcé dans les leçons de son père, qui lui exprimait souvent le désir de voir ses maîtres se servir de démonstrations géométriques, prétendant que c'était le seul moyen pour eux d'être d'accord. (*Lib. sup. cit.*, cap. 8, p. 42.)

Privés, comme nous l'avons dit, de la plupart des livres de Galien, nous allons essayer de faire connaître, à l'aide de ceux qui nous restent, ses opinions touchant les points les plus importants de la science philosophique, telle que les anciens la comprenaient : nous parlerons d'abord de ses travaux sur la logique; nous exposerons ensuite ses théories sur la nature, sur l'âme, puis les principes foudamentaux de sa morale; nous indiquerons les avantages qu'on peut retirer de la lecture de ses œuvres pour l'histoire de la philosophie; enfin, nous présenterons quelques considérations sur les doctrines mystiques.

III. — INFLUENCE DE GALIEN SUR LA LOGIQUE (*).

Autant que nous pouvons en juger par ses ouvrages médicaux, Galien suivait ordinairement la dialectique ou la logique d'Aristote. Ainsi nous lisons dans le XI[e] livre SUR LA DIFFÉRENCE DU POULS (1) : « La différence du pouls selon la gran- » deur et la petitesse n'est pas une qualité (ποιότης), à moins qu'on ne veuille » également donner ce nom à la propriété d'être long de trois brasses; je pense- » rais volontiers que c'est une quantité (ποσόν); mais je sais aussi qu'il y a eu » une longue discussion sur la question de savoir si le pouls grand et petit » signifie une quantité (un *quantum*), ou, ce qui est plus exact, une relation » dans la catégorie de la quantité, mais nullement dans celle de la qualité (ποιοῦ); » il en est de même pour le rhythme, l'ordre et le désordre, l'égalité et l'inégalité; » car il est clair que toutes ces différences tombent sous la relation. » Il n'est pas difficile de reconnaître ici les catégories d'Aristote.

Galien (2) ne s'écarte que très-peu de la manière dont Aristote distinguait les diverses espèces de causes; il distingue la cause principale, le δι' ὅ, puis le ὑφ' οὗ, le ἐξ οὗ et le δι' οὗ, qui sont évidemment, le *but*, la *cause formelle* (c'est-à-dire la cause de la forme), la *cause matérielle* et la *cause organique* ou du moyen. Galien en ajoute une cinquième, le καθ' ὅ, ou l'*exemplaire*, ce qui semble être une réminiscence de la doctrine des idées de Platon (3).

Il admet également la distinction péripatéticienne de l'être en puissance (δυνάμει) et de l'être en acte (ἐνεργείᾳ). C'est ainsi, dit-il (4), « que nous » attribuons une certaine qualité en puissance à un objet quand il n'a pas

---

(*) Nous devons avertir que dans cet article nous avons pris les mots *dialectique*, ou *logique*, *physique*, et *éthique* ou morale, dans le sens large qu'ils avaient pour les philosophes anciens; ces trois grandes divisions embrassaient tout le cercle des connaissances humaines considérée au point de vue de la philosophie.

(1) Ch. 4, t. VIII, p. 580.

(2) DE USU PART., VI, 12, t. III, p. 465.

(3) Voy. Sprengel, *lib. sup. cit.*, p. 146.

(4) DE TEMP., III, I, t. I, p. 646-647.

» encore cette qualité, mais que par sa nature intime il a la faculté de l'acquérir, » tandis que l'activité est quelque chose de parfait qui existe déjà ; » il cite, pour exemple, l'homme, l'oiseau, le chien et le cheval nouveau-nés, et auxquels on donne les épithètes de *rationnel*, *volant*, *chasseur* et *rapide;* ils possèdent ces facultés en puissance, ils ne les auront en réalité que plus tard, si les circonstances extérieures n'empêchent pas leur développement.

Il y a cependant un élément dans la dialectique d'Aristote dont Galien ne semble pas avoir saisi toute la portée, c'est l'opposition entre la forme (εἶδος) et la matière (ὕλη) (1).

Il nous est difficile de savoir aujourd'hui positivement en quoi Galien a pu contribuer à élargir le domaine de la logique, puisque la plupart de ses livres sur cette partie de la philosophie sont perdus. Deux faits seulement nous permettent de croire qu'il n'a pas été étranger à son développement : on admettait depuis longtemps, sur la foi des commentateurs arabes d'Aristote, que Galien avait découvert la quatrième forme du syllogisme, dans laquelle *le terme moyen est attribut dans la majeure et sujet dans la mineure*, quoique jusqu'à ces derniers temps on n'en ait pas trouvé la moindre trace dans ses ouvrages (2). Quelques auteurs ont regardé comme une imperfection de la logique d'Aristote l'absence de cette forme de syllogisme; d'autres, et en particulier Ritter, ont tâché de le défendre contre cette accusation. Quoi qu'il en soit, lors même qu'Aristote eût mentionné cette quatrième espèce, il n'en eût pas fait beaucoup de cas, car à l'aide de cette forme on ne peut conclure que du particulier au général ; or, pour lui (3), le syllogisme était précisément le raisonnement qui fait conclure du général au particulier : c'est ce qui constitue la *déduction;* l'*induction*, au contraire, est le raisonnement qui fait conclure du particulier au général ; d'où il résulte que cette quatrième espèce de syllogisme n'est syllogisme que par la forme.

Grâce à la découverte de M. Mynas, signalée plus haut, nous savons maintenant que Galien mentionne véritablement cette quatrième espèce de syllogisme dans l'INTRODUCTION DIALECTIQUE. Cependant, comme Galien n'en parle que très-brièvement et pour ainsi dire en passant, il semble qu'il n'y attachait pas lui-même une grande importance ; il ne la présente pas non plus comme une découverte qui lui fût personnelle, et dont aucun de ses prédécesseurs n'avaient parlé. C'est donc peut-être à tort que les Arabes lui ont attribué cette découverte; du moins M. Mynas nous cite, dans sa préface (p. 56), un passage d'un commentateur grec inédit sur les ANALYTIQUES POSTÉRIEURS d'Aristote, où il est dit que Théophraste et Eudème avaient déjà quelques combinaisons de syllogismes au-

(1) Voir plus haut son interprétation de la définition de l'âme par Aristote.

(2) Par exemple, dans les ANAL. PRIOR., I, 22 et 30, Aristote déclare qu'on ne peut conclure que dans les trois formes admises par lui.

(3) ANAL. POST., II, 23 ; TOP. I, 10.

tres que celles d'Aristote, mais qu'ils les rangeaient sous la première espèce, tandis que les auteurs plus récents en avaient fait une quatrième espèce et regardaient Galien comme le père de cette opinion.

Nous citerons en second lieu, pour caractériser les travaux de Galien sur la logique, l'explication qu'il a donnée d'un passage fort obscur d'Aristote (1) sur les diverses causes qui peuvent donner un double sens à une proposition ; c'est précisément à cet effet que Galien a écrit son traité des SOPHISMES QUI TIENNENT A LA DICTION. L'explication de Galien a été accueillie par les commentateurs d'Aristote qui vinrent après lui, car Alexandre d'Aphrodise (2) la mentionne et l'admet.

Il ressort de là que les ouvrages de Galien étaient lus aussi bien par les philosophes que par les médecins, malgré l'assertion contraire de M. Mynas (p. 45). On doit en conclure que le silence gardé par les commentateurs grecs d'Aristote sur la quatrième forme de syllogisme *dite de Galien* tient au peu d'importance qu'ils attachaient à ce point de doctrine, et non à l'indifférence qu'ils avaient pour les écrits du médecin de Pergame.

IV. — OPINIONS DE GALIEN SUR LA NATURE.

La doctrine de Galien sur la *nature* est assez confuse : ici il en fait une force, et là un être ; tantôt il entend ce mot dans le sens universel, tantôt dans le sens particulier ; aussi est-il très-difficile, pour ne pas dire impossible, de tirer quelques notions générales des diverses définitions que nous trouvons dans ses nombreux ouvrages, où les opinions de ses devanciers sont presque toujours placées à côté de celles qui lui sont propres.

Ainsi Galien admet, dans plusieurs passages, la définition que l'on retrouve le plus souvent dans les écrits hippocratiques, c'est-à-dire que la nature est la substance universelle formée par le mélange des quatre éléments quelquefois, des quatre humeurs (3). Ailleurs (4), on lit : « La nature est la substance première qui forme la base de tous les corps nés et périssables, » ou bien encore « la nature est une force, une faculté mise en nous, qui gouverne le corps avec ou sans notre volonté (5). » Dans le livre SUR LE TREMBLEMENT, LES PALPITA-

(1) SOPH. ELENCH., I, 3.

(2) IN SOPH. ELENCH., I, p. 298, t. IV, éd. de Berlin.

(3) Cf. particul. : DE TEMP., III, 4 ; t. I, p. 675 ; — COM. *in* APH., 34, 11 ; t. XVII[b], p. 529 ; — COM. II, IN LIB. DE NAT. HOM., § 31, t. XV, p. 570 et *passim*.

(4) COM. III IN LIB. DE HUM., t. XVI, p. 423 ; — COM. I, IN LIB. DE NAT. HOM., t. XV, p. 1-5. Voy. aussi COM. AD APH., 34, II, p. 532.

(5) DE SYMPT. CAUSIS, II, 1 *initio*, t. VII, p. 148 ; — COM. V, IN EPID. VI, § 1 *initio*, t. XVII[b], p. 223 ; il dit, dans ce passage, qu'il est inutile de s'enquérir de l'essence de la nature ou de l'âme. — Voy. aussi DE CRISIBUS, III, 5 *medio*, 8 *initio*.

TIONS, etc., il est dit en parlant de la chaleur innée : « La nature et l'âme ne sont rien que cela, de sorte que vous ne vous tromperez pas en les regardant comme une substance qui se meut elle-même et se meut toujours (1). » Sans nous arrêter à la singulière synonymie que Galien établit ici entre *âme* et *nature*, il est évident qu'il se rapproche dans cet endroit de la définition d'Aristote, suivant qui « la nature est un principe ou une cause première du mou-» vement, qui existe par elle-même et non par accident dans l'objet où elle » existe (2). »

Mais ce n'est pas tout encore ; dans le livre SUR LES FORCES NATURELLES (3), en parlant de la formation du fœtus, Galien reproche à Érasistrate son inconséquence et expose comment toutes les parties du fœtus se forment du sang que fournit le corps de la mère ; puis il ajoute : « Je demanderais volontiers à Érasis-» trate de me dire qui a changé le sang, qui l'a figé, qui lui a donné une autre » forme ; il dirait certainement ou la nature ou la semence (il dirait la même » chose dans les deux cas) ; car ce qui était auparavant la semence devient la » nature quand elle commence à faire croître et à former l'animal. »—« Personne, » dit-il dans un autre endroit (4), n'est assez stupide pour ne pas comprendre » qu'il existe une cause de la formation du fœtus ; nous la nommons tous *nature*, » sans savoir quelle est sa substance ; mais comme j'ai montré que la construc-» tion de notre corps indique la sagesse et la puissance sublime de son créa-» teur, je prie les philosophes de m'indiquer si celui qui l'a fait est un Dieu » puissant et sage qui délibère d'abord comment il convient de construire le » corps de chaque animal, et qui détermine ensuite la force par laquelle il pourra » construire ce qu'il se proposait, ou si c'est une autre âme (ψυχὴ ἑτέρα) différente » de celle de Dieu. Ils diront que la substancce de ce qu'on appelle nature, » qu'elle soit corporelle ou incorporelle, n'atteint pas cette sagesse sublime, » puisque, selon eux, il est impossible de prouver qu'elle puisse agir avec tant » d'art dans la formation du fœtus. Mais lorsque nous entendons dire cela à » Épicure et à ceux qui croient que tout se fait sans providence, nous ne les » croyons pas. »

Quant à la manière *téléologique* de considérer la nature, elle est commune à Platon, à Aristote et à Galien ; il faut cependant remarquer que Platon n'a énoncé de vues semblables qu'en général, tandis qu'Aristote et Galien les ont appliquées aux détails Voilà pourquoi la maxime aristotélicienne « *la nature ne fait*

(1) Chap. 6, t. VII, p. 616 ; voy. aussi COM. IN APH., 15, I et 22, V, p. 416, sq. ; — DEFIN. MED., *def.* 95, t. XIX, p. 371. Consultez encore l'opuscule DE MARASMO, cap. 3, t. VII, p. 675.

(2) PHYS. AUSC., II, 1.

(3) II, 3, t. II, p. 83.

(4) DE FORM. FŒTUS, cap. 6, t. IV, p. 687 et 688.

rien en vain (1) » revient si souvent dans les œuvres du médecin de Pergame (2). Il faut avouer cependant que, dans ses vues générales sur la nature, il règne une très-grande indécision. Il admet bien un but dans la nature, mais il ne paraît pas avoir reconnu que ce but devait nécessairement être quelque chose d'immatériel.

Pour expliquer les phénomènes de la nature animale, il se croit obligé d'adopter quatre forces de la matière vivante, les forces attractive, rétentive, altératrice et expulsive (3). S'agit-il ensuite de déterminer la nature de ces forces, il est dans une très-grande perplexité ; d'un côté, il craint de les attribuer au mélange des éléments, jugeant sans doute qu'il ferait un cercle vicieux en raisonnant ainsi ; d'un autre, il ne peut se figurer qu'elles soient immatérielles. En résumé, Galien n'ose se prononcer, et déclare qu'il lui est impossible d'arriver sur ce point à une démonstration évidente ; résolu à rester neutre entre les deux solutions contraires, entre le spiritualisme et le matérialisme, il se console de cette incertitude par la réflexion peu philosophique que la connaissance de ces choses n'est pas absolument nécessaire pour l'acquisition de la santé ou des vertus morales (4).

De même, pour certains médicaments, Galien croyait qu'ils agissent, non par les éléments qui les composent, mais par leur nature entière (5). Il promet d'écrire un traité sur ces médicaments (6). Dans cette catégorie se rangent encore les qualités premières, qui, en s'ajoutant à la matière première, éternelle et impérissable qui est sans qualité, forment les éléments (7).

En résumé, quand Galien veut expliquer l'action, soit des forces, soit de certains médicaments, soit enfin des qualités premières, il appelle à son secours un principe particulier, qu'il ne croit pas être le résultat du mélange des éléments, mais dont il ne détermine cependant pas la nature.

On remarquera à ce propos que, dans sa manière de considérer les éléments, Galien paraît être à peu près d'accord avec les stoïciens, si du moins on peut s'en rapporter à Diogène de Laerte. « Suivant les stoïciens, dit cet auteur, un » éléments et ce dont se forme premièrement et dans lequel se résout en der-

(1) Ἡ φύσις οὐδὲν μάτην. Cf. De coelo, i, 4 ; De Gener. anim., i, 1.

(2) Voyez surtout Adm. anat., iv, 6, t. II, p. 448 ; — De usu part., ix, 16, t. III, p. 748.

(3) De facult. nat., i, 12, t. II, p. 29 et 30.

(4) Fragm. de subst. facult. nat., t. IV, p. 760-772. — Voy. plus loin le paragraphe V relatif à l'âme.

(5) Φάρμακα ἰδιότητι τῆς ὅλης οὐσίας ἐνεργοῦντα. Ce sont les médicaments qu'on appelle actuellement spécifiques.

(6) De temp. et virt. simp. med , xi, 1, 34, t. XII, p. 357 et 358.

(7) De element. sec. Hipp., I, 6, t. I, p. 469-70.

» nier lieu ce qui se forme ou se résout (1); les quatre éléments font ensemble » la substance sans qualité, c'est-à-dire la matière : le feu est le chaud, l'eau » est l'humide, l'air est le froid, la terre est le sec (2). » On sait qu'Aristote, au contraire, explique la nécessité de l'existence des quatre éléments par la place fixe qui était assignée à chacun d'eux dans l'ordre de l'univers : il fallait qu'il y eût un élément qui, par son essence, se mût vers le centre (*la terre*), un autre vers la surface (*le feu*), puis un troisième qui soutînt le feu (*l'air*), enfin un quatrième qui fût soutenu par la terre (*l'eau*) (3). Platon, dans le TIMÉE, expliquait la différence des quatre éléments par la différence des corps géométriques réguliers; selon lui, le feu était formé de tetraèdres, l'air d'octaèdres, l'eau d'icosaèdres, la terre d'hexaèdres; l'univers entier avait la forme d'un dodécaèdre.

Cependant Galien se rapproche de nouveau d'Aristote, en ce qu'il attribue deux qualités premières à chaque élément : le chaud et le sec au feu, le froid et le sec à la terre (4). Cette doctrine s'accorde en effet exactement avec un passage du 3e chapitre, liv. IV, du traité SUR LA GÉNÉRATION ET LA CORRUPTION, où nous lisons : « Le feu est chaud et sec, l'air est chaud et humide, car l'air est comme » une vapeur, l'eau est froide et humide, et la terre froide et sèche. »

Ce qu'il y a de plus clair dans les idées de Galien sur la nature, c'est qu'il admet, avec Platon et Aristote, le principe *des causes finales*. Ce principe, qui revient à chaque page dans ses œuvres, qu'il applique à tous les détails de l'organisme et de la vie, est en même temps la preuve sur laquelle il s'appuie pour reconnaître au-dessus de la nature un être infini en sagesse, en bonté et en puissance. Le passage (5) où il exprime cette conviction est devenu classique, et mérite d'être reproduit en entier.

« Pourquoi disputerais-je plus longtemps avec ces êtres dépourvus de raison » (les blasphémateurs)? Les personnes sensées ne seraient-elles pas en droit de » me blâmer, et de me reprocher à juste titre de profaner le langage sacré qui » doit être réservé pour les hymnes à l'honneur du Créateur de l'univers? La » véritable piété ne consiste pas à immoler des hétacombes ou à brûler mille » parfums délicieux en son honneur, mais à reconnaître et à proclamer haute» ment sa sagesse, sa toute-puissance, son amour et sa bonté.... Le père de la » nature entière a prouvé sa bonté en pourvoyant sagement au bonheur de » toutes ses créatures, en donnant à chacune ce qui peut lui être réellement utile. » Célébrons-le donc par nos hymnes et nos chants! Il a montré sa sagesse infi-

---

(1) Ce qui signifie tout vient de l'*élément* et tout y retourne. Ce langage n'est pas très-loin des conceptions actuelles.

(2) Lib. VII, éd. d'Étienne, p. 284.

(3) DE COELO, cap. 4, et 5.

(4) DE ELEM. SEC. HIPP., cap. 6, t. I, p. 468.

(5) DE USU PART., III, 10, t. III, p. 237.

» nie en choisissant les meilleurs moyens pour parvenir à ses fins bienfaisantes ; » il a donné des preuves de sa toute-puissance en créant chaque chose parfaite- » ment conforme à sa destination. »

Mais, tout en proclamant la puissance divine, Galien croit, avec l'antiquité païenne, qu'elle ne peut agir qu'en se soumettant à certaines conditions naturelles inhérentes à la matière. « C'est là, dit-il, ce qui distingue l'opinion de Moïse » (on remarquera cette mention de la cosmogonie biblique) de la nôtre, de celle » de Platon, et de tous les Grecs qui ont bien traité la science de la nature ; car » pour Moïse, il suffit que Dieu veuille arranger la matière, et elle est de suite » arrangée ; il croit que tout est possible à Dieu, quand même il voudrait chan- » ger de la cendre en cheval ou en bœuf. Nous ne pensons pas ainsi ; nous » croyons qu'il y a des choses naturellement impossibles, et que Dieu ne touche » pas à ces choses-là, mais qu'entre les choses possibles il choisit le meil- » leur (1). » — Quelques lignes plus bas, p. 906, on lit encore : « Nous disons » que Dieu est la cause de deux choses : de l'élection du meilleur dans les » choses qu'il construit, et du choix de la matière. »

V. — OPINIONS DE GALIEN SUR L'ÂME.

Ce qui précède nous conduit naturellement à parler de la *physique* de Galien ou de ses théories sur l'âme. Aristote (2) définit l'âme : « une substance qui est comme la forme ou l'entéléchie d'un corps naturel, lequel a la vie en puissance. » Galien, par une distinction arbitraire et qui n'est nullement dans l'esprit d'Aristote, tâche de nous faire croire (3) que cette définition signifie positivement que la substance de l'âme est le tempérament des quatre qualités ou des quatre corps primitifs : le chaud, le froid, le sec et l'humide.

Avec une telle façon de penser, il ne pouvait accepter l'immortalité de l'âme, ou plutôt de la partie pensante de l'âme enseignée par Platon. « Si Platon vivait » encore, dit-il, je voudrais surtout apprendre de lui pourquoi une perte abon- » dante de sang, de la ciguë prise en boisson, où une fièvre ardente sépare » l'âme du corps ; car, selon Platon, la mort arrive quand l'âme se sépare du » corps (4). » Il ne saurait comprendre, dit-il un peu plus loin (5), que l'âme, si elle n'est pas quelque chose du corps, puisse s'étendre par tout le corps.

---

(1) De usu part., xi, 14, t. III, p. 905.

(2) De anima, ii, 1-4. Ἀναγκαῖον τὴν ψυχὴν οὐσίαν εἶναι, ὡς εἶδος σώματος φυσικοῦ, δυνάμει ζωὴν ἔχοντος.

(3) Quod animi mores temp. seq., cap. 3, t. IV, p. 773 et 774.

(4) *Lib. sup. cit.*, p. 775.

(5) *Ibid.*, p. 776. Voy. aussi cap. 5, p. 788, où il est dit que tout tend à prouver que l'âme n'est pas immatérielle. Dans le traité De locis affectis, iii, 7, il est dit que la substance de l'âme est le mélange des quatre qualités. — Cf. encore De elem. sec. Hipp., cap. 3, t. I, p. 433—34.

Il ne faudrait pas croire cependant que Galien ait toujours professé sur la matérialité de l'âme une doctrine aussi positive ; tantôt il déclare ne pas connaître la substance de l'âme (1), tantôt il affirme que cette connaissance importe peu à la médecine et à la physiologie (2) ; ailleurs il penche vers la matérialité (3) ; dans d'autres endroits il veut rester neutre entre les diverses opinions agitées par les philosophes sur la nature de l'âme (4). Ainsi le doute et l'hésitation partagèrent longtemps l'esprit naturellement incertain du médecin de Pergame. Lui-même nous apprend que ce fut seulement avec l'âge, et après de longues études (5), qu'il parvint à fixer définitivement une opinion qui n'aurait jamais dû, ce semble, franchir le seuil de l'antiquité païenne.

On voit, par ce qui précède, combien les idées de Galien sur la nature de l'âme s'éloignent de celles de Platon ; cependant, par une contradiction plus apparente que réelle, ce sont précisément les doctrines exposées dans les DIALOGUES, et en particulier dans le TIMÉE, sur le siége, les divisions et les facultés de l'âme, qui ont inspiré à Galien la profonde admiration qu'il professe pour le chef de l'Académie ; il l'appelle « le prince des philosophes (6). » Les sept premiers livres que Galien a écrits sur les OPINIONS D'HIPPOCRATE ET DE PLATON servent uniquement à exposer la doctrine de Platon sur les trois âmes de l'homme, doctrine commune à Hippocrate, d'après Galien, et empruntée en partie aux pythagoriciens : l'âme concupiscible ou femelle (ἐπιθυμία) dont le siége est dans le foie, l'âme mâle ou énergique (θυμὸς) dont le siége est dans le cœur, et l'âme pensante ou commandante (ἡγεμονικὸς) dont le siége est dans le cerveau (7). Il défend à outrance cette théorie contre Aristote et contre les stoïciens, qui n'admettaient qu'une seule âme dont le siége est dans le cœur. Entre l'opinion d'Aristote et celle des stoïciens, il y avait cette différence qu'Aristote nommait *facultés* de l'âme ce que Platon et Galien, d'après lui, appelaient *les trois âmes*, et qu'il

---

(1) DE USU PART., VII, 8 ; — DE UTIL. RESP., cap. 5, *in fine*.

(2) DE SUBST. FACULT. NAT., t. IV, p. 760—62 ; — COM. V, IN LIB. VII, DE MORB. VULG., § I et V ; — DE MED. SIMPL., V, 9.

(3) Voy. surtout QUOD ANIM. MOR. TEMP. SEQ.

(4) DE DOGM. HIPP. ET PLAT., IX, 9.

(5) DE PRAESAG. EX PULSIB., II, 8, t. IX, p. 305. Je sais que dans ce passage, il s'agit particulièrement de la nature des *forces ;* mais pour Galien, la question de la nature des forces et de celle de l'âme sont connexes ; on peut donc, sans trop de précipitation, conclure de l'une à l'autre.

(6) DE DOGM. HIPP. ET PLAT., III, 4, t. V, p. 319 : Ὁ πρῶτος ἁπάντων (τῶν) φιλοσόφων Πλάτων.

(7) Voy. aussi COM. IN TIM., § II de mon édit. Paris, 1847, in-8°, et les notes.

les plaçait toutes les trois dans le cœur, tandis que les stoïciens ne reconnaissaient pas même des facultés de l'âme distinctes entre elles par leur nature (1).

Du reste, il y a peu d'opinions particulières à Platon que Galien ait adoptées préférablement à celles des autres philosophes ; nous citerons seulement le passage suivant (2), où Galien nous dit : « Comme il y a deux espèces de mouve- » ments, le mouvement de lieu et le mouvement de qualité, le premier est ap- » pelé *acheminement* (φορὰ), le second *altération.* » Ce passage offre une certaine analogie avec un texte du PARMÉNIDE : « Ce qui se meut, s'achemine ou se » change, car ce sont les seuls mouvements. » Aristote (3), au contraire, distingue trois sortes de mouvements : l'*agrandissement* avec le *rapetissement*, l'*altération* et l'*acheminement*, selon les trois catégories, de la quantité, de la qualité et du lieu.

VI. — ORIGINE DES IDÉES SUIVANT GALIEN.

Comme complément des doctrines psychologiques de Galien, je vais citer un passage curieux sur ce qu'il pensait de l'origine des connaissances et des idées (4) :

« La base de toute science est la distinction entre les choses qui se ressem- » blent et celles qui ne se ressemblent pas ; les moyens de faire cette distinction » sont, selon les sectateurs de la nouvelle académie, la perception non-seule- » ment probable, mais la perception qui considère l'objet sous toutes ses faces, » et n'en est distraite par aucune autre (5) ; selon les sectateurs de Chrysippe, » la perception compréhensive (καταληπτικήν) ; selon le vulgaire, la sensation et » la perception évidente. Il semble que ces expressions, continue Galien, diffè- » rent entre elles ; cependant, si on y regarde de plus près, elles signifient ab- » solument la même chose. »

Galien connaissait-il assez peu l'ancienne philosophie pour ne pas savoir que l'expression des nouveaux académiciens était le fruit d'un système d'après lequel les sens ne pouvaient jamais nous fournir une science certaine, mais seulement un degré plus ou moins grand de probabilité ; qu'au contraire, celle de Chrysippe et des stoïciens procédait d'un système qui regardait les sens comme le seul moyen capable de nous conduire à des connaissances certaines ; que par conséquent ces deux expressions étaient, par leur essence, éminemment différentes, et pour ainsi dire opposées ? Cela nous paraît peu probable ; nous croyons plutôt que Galien, méprisant à tort ces différences, les estimait des puérilités oiseuses qui ne contribuaient en rien à élargir le domaine de la pensée humaine.

(1) Voy. DE DOGM. HIPP. ET PLAT., III, 7, t. V, p. 337.

(2) METH. MED., II, 3, t X, p. 87.

(3) PHYS. AUSC., V, 2.

(4) DE DOGM. HIPP. ET PLAT., IX, c. 7, t. V, p. p. 777—78.

(5) Φαντασίαν οὐ μόνον πιθανὴν ἀλλὰ καὶ περιοδευμένην καὶ ἀπερίσπαστον.

Lui-même semble pencher vers l'opinion stoïcienne ; car, dans le premier livre SUR LES ÉLÉMENTS D'APRÈS HIPPOCRATE (1), on lit : « En vérité, s'il n'y a » point de plaisir ni de douleur, ni même de sensation dans les éléments impas- » sibles, il n'y aura pas de mémoire non plus, ni de réminiscence, ni de per- » ception ; car la sensation est la racine et, pour ainsi dire, la source de ces facul- « tés ; s'il n'y a rien de tout cela, il n'existera plus aucune des fonctions de » l'âme, de sorte qu'il n'y aura pas d'âme non plus. »

Cependant, revenant à ses habitudes d'hésitation et de doute en matière philosophique, il ne se prononce pas aussi ouvertement dans le premier livre SUR LES FACULTÉS NATURELLES (2) ; on serait même tenté de croire qu'il désapprouve la psychologie matérialiste. « Suivant les uns, dit-il, la nature existait » avant le corps des plantes ou des animaux, elle les formait et les conservait » après la formation ; suivant les autres (les épicuriens), tout cela est faux ; il » n'y a pas non plus dès le commencement d'idées innées dans l'âme, ni celle » de la conséquence, ni celle de la contradiction, ni celle de la distribution et » de la combinaison, ni celle du juste et de l'injuste, ni celle du beau et du laid, » mais ils disent que tout ce qui se fait en nous dérive de la sensation, et que » les animaux sont gouvernés par certaines réminiscences et certaines per- » ceptions. Quelques-uns d'entre eux disent même sans détour qu'il n'y a » dans l'âme aucune faculté qui nous fait penser, mais que nous sommes à la » merci des sensations comme des brutes sans pouvoir consentir et nous oppo- » ser à rien. »

VII. — MORALE DE GALIEN.

« Dans tout ce que nous faisons, dit Galien (3), nous recherchons ce qui nous » paraît bien ; nous fuyons au contraire ce qui nous semble mauvais. Comme » nous avons par notre nature un double penchant vers le bien et vers le mal, la » philosophie, en nous instruisant de ce qui est vraiment bien et vraiment mal, » nous rend purs de toute mauvaise action. »

En élevant si haut le rôle de la philosophie, le médecin de Pergame ne faisait que consacrer la tendance morale des dialogues de Platon. La suite de ce paragraphe nous montrera qu'il reste le plus souvent fidèle aux doctrines du chef de l'Académie ; toutefois nous le verrons à la suite d'Aristote admettre des principes d'un ordre inférieur et ne trouver d'autre sanction morale, d'autre *criterium* de la vertu, que le tempérament du corps.

Comme il avait adopté les trois âmes de Platon, Galien devait admettre aussi

(1) Chap. 3, t. I, p. 433 et 434

(2) Chap. 12, t. II, p. 28 et 29.

(3) DE DOGM. HIPP. ET PLAT., VII, 2, p. 597, t. V.

ses quatre vertus cardinales : la tempérance pour l'âme *concupiscible*, le courage pour l'âme *énergique*, la sagesse ou la science pour l'âme *rationnelle*, enfin la justice qui consiste dans la proportion convenable, ou l'harmonie, entre les facultés de ces trois âmes. Nous lisons, en effet, dans un ouvrage déjà plusieurs fois cité (1) : « Si le meilleur est un, si la perfection est une, il est né- » cessaire que la vertu de la partie rationnelle de l'âme soit la science, et si » cette partie rationnelle existe seule dans nos âmes, il ne faut pas chercher » d'autres vertus ; si, au contraire, il y a en outre l'âme courageuse, il est né- » cessaire qu'il y ait également une vertu correspondante ; de même s'il y a une » troisième âme, c'est-à-dire la concupiscente, trois vertus se succèdent égale- » ment, et il y aura de plus une quatrième qui naît de la relation des trois au- » tres entre elles. »

C'est encore un principe platonique que Galien exprime lorsqu'il dit que par notre nature nous aimons, nous désirons le bien, qu'au contraire nous abhorrons, nous haïssons et nous évitons le mal (2).

En même temps, par une contradiction inexplicable, il accumule les preuves et les témoignages pour démontrer que les changements de l'âme suivent en général ceux du corps et que presque toutes les opininions sont les résultats de la disposition physique (3). Ainsi (4) il loue Andronicus comme un homme franc d'avoir dit que l'âme est le tempérament, ou une force qui suit le tempérament ; seulement il le blâme d'avoir ajouté le mot *force*. — Dans un autre endroit (5), on lit : « Nous trouvons que tous ne sont pas ennemis de la justice, ni tous amis de la justice par leur nature, mais que ces deux espèces de gens sont ainsi faits par le tempérament de leurs corps. »

Plus loin encore (6), on ne trouve pas sans étonnement cette proposition qui semble détruire toute la doctrine précédente : « Presque tous les enfants sont mauvais, il n'y en a que très-peu qui soient disposées à la vertu. »

Mais si les enfants sont tous mauvais, cela doit dépendre d'autre chose que de leur tempérament, lequel diffère suivant les individus. Galien, tâchant de détruire cette contradiction, prétendait que le mal est dans l'âme irrationnelle et le

(1) De dogm. hipp. et plat., vii, 1, t. V, p. 593, 594.

(2) Quod animi mores temp. seq., cap. 11, t. IV, p. 815. — Cf. aussi Platon, Ménon, p. 412-13, éd. M. Ficin.

(3) Platon et Aristote prenaient aussi en grande considération les rapports du physique et du moral dans l'explication des penchants et des actes humains ; mais ces deux philosophes étaient loin d'avoir exagéré cette doctrine comme le médecin de Pergame qui s'efforce cependant d'appuyer sa théorie sur l'autorité de ces deux philosophes. Voy. surtout : Quod animi mor. temp. seq., cap. 6, sq.

(4) *Lib. sup. cit.*, cap. 4, p. 782-3.

(5) *Ibid.*, cap. 11, p. 814.

(6) *Ibid.*, p. 818.

bien dans l'âme rationnelle encore peu développée chez les enfants (1). « Il est » clair, poursuit-il, que les enfants ont un penchant pour le plaisir et pour la » victoire ; parvenus à un âge plus avancé, ils en ont un naturel pour le beau, ils » sont honteux quand ils font du mal, ils se réjouissent des bonnes actions, ils » recherchent la justice et les autres vertus et font beaucoup de choses suivant » les idées de ces vertus ; tandis que lorsqu'ils étaient encore petits ils vivaient » selon leurs passions et ne se souciaient en aucune manière des commande- » ments de la raison. Nous avons trois penchants naturels selon la forme de cha- » cune des parties de notre âme : un penchant au plaisir, à cause de l'âme con- » cupiscente ; un penchant à la victoire, à cause de l'âme courageuse ; un pen- » chant au beau, à cause de l'âme rationnelle. Épicure ne considère que le pen- » chant de la partie la plus mauvaise de l'âme ; Chrysippe uniquement celui de » la meilleure partie, disant que nous n'avons de penchant que pour le beau, » ce qui est, bien entendu, la même chose que le bien ; il ne fut réservé qu'aux » anciens philosophes de considérer les trois penchants. »

Cependant ceci ne nous semble pas résoudre la difficulté ; car, selon Galien, ce ne sont pas seulement les deux âmes irrationnelles, mais aussi l'âme rationnelle qui suit le tempérament du corps (2).

Il s'éloigne encore de Platon (3) en distinguant « les erreurs qui viennent d'un » jugement faux et les passions naissant au contraire d'une faculté irrationnelle « qui est en nous et qui désobéit à la raison ; » car pour Platon (MÉNON) toute action mauvaise est la suite d'un faux jugement qui nous fait prendre le bien pour le mal ; par conséquent toutes les vertus peuvent s'apprendre. Galien admet que quelques vertus s'apprennent, celles de l'âme rationnelle, et que d'autres s'acquièrent par l'exercice ou l'habitude, celles des âmes irrationnelles ; c'est au moins le sens que nous trouvons dans un passage des OPINIONS D'HIPPOCRATE ET DE PLATON (4).

« J'ai déjà montré que le plus souvent la diversité d'opinions vient de ce qu'on » ne sait pas distinguer le particulier du général ; c'est la source du désaccord » entre les médecins sur l'usage de la décoction d'orge, et des autres choses » qu'on donne aux malades ; c'est aussi la source des dissentiments qui existe » entre les philosophes sur les vertus de l'âme. Quelques-uns croient qu'elles » s'apprennent, d'autres qu'elles sont naturelles, ou qu'elles s'acquièrent par » l'habitude ou par l'exercice ; mais s'ils avaient distingué les espèces d'âmes, ils » auraient reconnu clairement qu'il y a une espèce rationnelle, et une espèce ir- » rationnelle, et que cette dernière se divise de nouveau en deux parties ; ils

---

(1) DE DOM. HIPP. ET PLAT., V, 5, t. V, p. 460.

(2) QUOD ANIMI MORES TEMP. SEQ., cap. 4, t. IV, p. 782.

(3) MÉNON, p. 419, 59, éd. M. Ficin.

(4) IX, 6, § V, p. 775, 776.

» n'auraient pas ôté la science à l'âme rationnelle pas plus qu'ils n'y auraient » fait participer les âmes irrationnelles. » — Un peu plus loin, il ajoute : « Celui » qui sait que nous n'avons pas une forme simple et unique d'âme, comme les » plantes qui n'ont que l'âme concupiscente, ou comme les dieux qui n'ont que » l'âme rationnelle, mais que l'homme a toutes les deux et de plus encore l'âme » courageuse, celui-là connaît en même temps le nombre, la force des vertus et » la manière de les acquérir. »

Cette doctrine est conforme à celle d'Aristote (1), suivant qui les vertus morales s'acquièrent par l'exercice ; le médecin de Pergame est encore aristotélicien, lorsqu'il soutient (2) que la mesure est ce qu'il y a de meilleur, et que rien d'immodéré n'est bien ; pour Aristote toutes les vertus consistent également en un certain juste milieu entre les passions opposées (3). Enfin Galien (4) admettait, avec la philosophie de Stagyre (5), qu'on ne saurait être heureux sans les biens extérieurs ; opinion qui a été de la part des Stoïciens la source d'une longue et vive controverse contre Aristote.

VIII. — UTILITÉ DES ŒUVRES DE GALIEN POUR L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

Comme nous venons de le voir, le côté dogmatique, dans Galien, ne se présente pas sous un jour très-favorable ; mais ses écrits sont, en revanche, une mine riche, et encore mal exploitée, pour l'histoire de la philosophie.—Ainsi, dans son traité sur les OPINIONS D'HIPPOCRATE ET DE PLATON (6), tout en réfutant les doctrines des Stoïciens, il nous expose clairement les différentes phases et les transformations par lesquelle a passé ce système ; nous voyons, par exemple, qu'à dix-neuf siècles de distance, les mêmes principes conduisirent aux mêmes conséquences. En identifiant entièrement l'âme avec la pensée, les Stoïciens, aussi bien que Descartes, furent obligés de refuser toute espèce d'âme aux animaux. Comme on l'a vu plus haut, le commencement du premier livre de cet ouvrage sur les opinions d'Hippocrate et de Platon est perdu : c'est précisément dans cette partie que Galien réfutait plus amplement cette opinion ; cette perte est très-regrettable, puisqu'elle nous empêche de poursuivre plus loin cette comparaison.

Nous apprenons, dans un autre endroit (7), comment cette identification de l'âme

(1) ETH. AD. NICOM., II, 1.

(2) DE ANIMI AFFECT. DIGN. ET CURAT., cap. 3, t. V, p. 8 et 9.

(3) ETH. AD EUD., II, 3 ; ETH. AD. NIC., II, 5.

(4) *Lib. sup. cit.*, cap. 8, p. 44.

(5) ETH. AD NICOM , X, 9.

(6) II, 1 et 2 ; III, 3, t. V, p. 212—213 et 309.

(7) *Lib. sup. cit.*, IV, 2, p. 366.

avec la pensée avait influé sur leur théorie des passions que les Stoïciens regardent comme de faux jugements ; ainsi, selon Chrysippe, la douleur est l'opinion récente de la présence d'un mal, la peur l'expectative d'un mal, le plaisir l'opinion récente de la présence d'un bien. Par suite du même principe, les vertus ne sont plus que des applications diverses de la science, et la science elle-même est aussi la vertu dans son unité et sa généralité (1). « Ariston, dit Galien, croyant qu'il n'y » avait qu'une faculté de l'âme, celle qui nous fait penser, n'admet aussi qu'une » vertu de l'âme, la science du bien et du mal. Quand il s'agit de choisir le bien » et de fuir le mal, il appelle cette science *tempérance ;* quand il s'agit de faire le » bien et de ne pas faire le mal, il l'appelle *prudence ;* quand on ose l'un et qu'on » fuit l'autre, il l'appelle *courage ;* quand on donne à chacun ce qu'il mérite, il » le nomme *justice*. En un mot, si l'âme, sans agir, reconnaît le bien et le mal, » c'est la sagesse ou la science ; si au contraire elle se mêle à l'activité de la » vie, elle reçoit plusieurs noms, et on l'appelle prudence, tempérance, justice » et courage. »

Nous ne comprenons pas plus que Galien comment Chrysippe a pu combattre cette doctrine, qui nous paraît parfaitement conséquente. — Environ un siècle après Chrysippe, Posidonius, que Galien appelle le plus savant des Stoïciens (2), enseigna, en se rapprochant de Platon, qu'il y a trois facultés qui nous dirigent : la concupiscente, la courageuse et la pensante. Comment n'a-t-il pas compris que cette théorie renversait de fond en comble la philosophie Stoïcienne ? Il serait intéressant de voir par quels artifices il cherchait à se persuader qu'il était encore dans la voie du Stoïcisme. On sait que, selon les Stoïciens, la règle suprême de la morale, celle qui résumait en elle toutes les autres, c'était de vivre selon la nature. Eh bien ! Galien nous a conservé un endroit de Posidonius où ce dernier se vante que lui seul peut donner une explication satisfaisante de ce précepte : « Celui-là, dit-il, vit d'accord avec les règles de la nature, qui suit en » tout les commandements du démon intérieur, et qui n'a aucune indulgence » pour l'autre démon de la nature animale (3). »

Nous voyons de même dans un autre passage (4), que Posidonius, en professant cette opinion, croyait se conformer de nouveau aux Stoïciens les plus anciens, à Zénon et à Cléandre. Cependant Galien ne nous dit pas quels étaient les arguments dont il se servait pour prouver cette thèse ; peut-être profitait-il de ce que Zénon n'appelait pas encore les passions des jugements faux, mais des *contractions*, des *abaissements*, des *morsures*, des *élévations* et des *élargissements* de l'âme, qui étaient la suite de ces jugements (5).

(1) *Lib. sup. cit.*, VII, 2, p. 595—6.

(2) DE DOGM. HIPP. ET PLAT., VIII, 1, p. 652.

(3) *Lib. sup. cit.*, V, 6, p. 469—471.

(4) *Lib. sup. cit.*, VIII, 1, p. 653.

(5) *Lib. sup. cit.*, IV, 2 et 3 ; V, 1, p. 377—429.

Pour s'expliquer ces définitions, il faut se rappeler que pour les Stoïciens, tout ce qui agit est un corps, que par conséquent ils ne savaient concevoir l'âme que comme un corps. Ainsi Chrysippe définit l'âme un air (πνεῦμα) continu, né avec nous, qui se répand par tout le corps aussi longtemps que l'harmonie (συμμετρία) de la vie est dans le corps (1).

Galien nous fournit encore, sur le Stoïcisme, quelques autres détails qu'on ne trouve pas ailleurs, et qui jettent un nouveau jour sur cette école célèbre. Ainsi nous savons par lui que, selon Diogène de Babylone, l'âme n'est qu'une évaporation de l'aliment, c'est-à-dire du sang. Comme Galien le remarque, ce philosophe se rapprochait évidemment, par cette définition de la doctrine d'Empédocle et de Critias, suivant qui l'âme était le sang (2).

Ce n'est pas seulement le traité DES OPINIONS D'HIPPOCRATE ET DE PLATON qui contient des données intéressantes pour l'histoire de la philosophie. Dans son premier commentaire sur le livre hippocratique DES HUMEURS (t. XV, p. 37), Galien nous a conservé une explication curieuse de la manière dont Thalès entendait que l'eau était le seul élément ; il prétend même que cette explication a été tirée d'un livre authentique de Thalès lui-même. Quoiqu'il y ait de bonnes raisons pour douter de l'authenticité d'un livre de Thalès, arrivé jusqu'à Galien, le fait par lui-même ne nous semble pas dénué d'intérêt.

De même, dans son INTRODUCTION DIALECTIQUE (p. 17—20 et p. 36—45), Galien nous a conservé quelques fragments de la théorie des anciens sur les syllogismes hypothétiques qui peuvent servir à compléter ce que nous savions déjà sur ce sujet par Jean Philopone (3). Dans le dernier chapitre du traité SUR LES SOPHISMES QUI TIENNENT A LA DICTION (t. XIV, p. 95—98), on trouve aussi un fragment de la dialectique stoïcienne, si renommée dans l'antiquité par sa subtilité.

Cet essai prendrait une étendue démesurée si nous voulions énumérer tout ce que les ouvrages de Galien contiennent d'intéressant pour l'histoire de la philosophie. Il nous suffit d'avoir appelé l'attention sur ce sujet, que nous reprendrons, avec tous les détails qu'il comporte, en publiant la traduction du traité DES OPINIONS D'HIPPOCRATE ET DE PLATON.

IX. — DOCTRINES MYSTIQUES DE GALIEN.

Il nous reste une dernière question à examiner : c'est de savoir si Galien demeura entièrement étranger aux tendances mystiques qui commençaient à se montrer chez quelques philosophes de son époque, et qui annonçaient pour ainsi dire la fondation de l'école d'Alexandrie. Sprengel (*loc. sup. cit.*) s'indigne avec

(1) DE DOGM. HIPP. ET PLAT., III, 1, p. 287.
(2) *Lib. sup. cit.*, II, 8, p. 282—283.
(3) COM. IN ANAL. PR. I.

raison de voir Galien placé par Brucker et Tiedemann à côté de Numenius d'Apamée, partisan déclaré d'un mysticisme extravagant. Il est certain qu'il n'y a nul parallèle à établir entre ces deux hommes ; toutefois, comme il est impossible à un esprit, quelque grand qu'il soit, d'échapper complétement aux idées généralement répandues, on ne s'étonnera pas de voir Galien y sacrifier un peu.

Nous savons déjà qu'un songe de son père le détermina à s'occuper de la médecine ; de même, ce fut un songe qui lui fit décliner l'honneur de suivre l'empereur Marc-Aurèle dans son expédition contre les Germains (1). Ces deux faits isolés prouveraient plutôt, d'une part, la soumission de Galien à son père, et de l'autre, son peu de courage, déguisé sous le prétexte d'un ordre émané du ciel, que ses croyauces supertitieuses. Mais en lisant ses ouvrages, on est bientôt convaincu qu'il donne accès aux idées mystiques dans ses écrits, et jusque dans sa pratique. Le titre seul du petit traité sur le DIAGNOSTIC DES MALADIES PAR LE MOYEN DES SONGES, témoigne de cette fâcheuse tendance, qu'on retrouve à regret chez un homme dont l'intelligence était d'ailleurs si élevée. Dans ce traité, Galien distingue trois espèces de songes : ceux qui tiennent à nos occupations et à nos pensées habituelles ; ceux qui dépendent de l'état de notre corps ; enfin ceux qui ont une vertu divinatoire ; car, dit-il, l'existence de cette dernière espèce de songes est prouvée par l'expérience ! Il raconte plusieurs cas de maladies guéries par des remèdes révélés en songe aux malades, et dont un lui est personnel (2). Dans le premier livre SUR LES FORCES NATURELLES (3), il blâme les épicuriens de ce qu'ils méprisaient les songes, les augures, les prodiges et l'astrologie. Entraîné par le même ordre d'idées, Galien admet l'influence de la lune sur les choses de la terre en général, et sur les maladies en particulier (4) ; on voit même, d'après Alexandre de Tralles (IX, 4), que, dans son livre, aujourd'hui perdu, SUR LA MÉDECINE D'HOMÈRE, il prend la défense des enchanteurs.

---

(1) DE LIB. PROP., cap. 2, t. XIX, p. 18-19.—M. Bordes-Pagès remarque avec raison qu'on ferait une histoire assez curieuse, si l'on rapprochait tous les cas où les hommes se sont inspirés de leurs songes, soit pour de hautes conceptions intellectuelles, soit pour des déterminations qui ont donné un tour nouveau à des affaires désespérées. (VAN HELMONT, dans l'UNION MÉDICALE, p. 394.)

(2) Voy. le traité DE CUR. RAT. PER SANG. MISS., cap. 22. — METH. MED., XIV. — Voy. aussi sur l'usage diagnostic des songes COM. I IN LIB. DE MORB. ACUT., § 16, *initio*, et surtout COM. III IN LIB. EPID. I, § 1, t. XVII, p. 214 sq. — On pourrait jusqu'à un certain point trouver une sorte d'explication physiologique dans cette manière d'interpréter les songes. — Dans le traité DE THERIACA AD PISONEM (cap. 3, t. XIV, p. 220), on trouve un blâme énergique contre les empiriques qui règlent leur thérapeutique sur les songes et d'après le hasard. Mais il est à peu près certain que ce livre n'est pas de Galien.

(3) Cap. 12, t. II, p. 29.

(4) DE DIEB. CRIT., III, 6, t. IX, p. 911-913.

Néanmoins ces rêveries mystiques n'exercèrent pas une influence profonde et constante sur l'ensemble de sa doctrine. Pour n'en citer qu'un exemple, dans le livre III, Sur les jours critiques, après avoir expliqué son opinion sur ce qui fait que tel jour est plutôt critique que tel autre, Galien s'élève avec sévérité contre les opinions du vulgaire des philosophes sur les nombres, sur leurs combinaisons et sur l'importance qu'on y attachait (chap. 11, p. 934.)

Une lecture rapide et superficielle de cette exposition des connaissances philosophiques de Galien pourrait laisser dans l'esprit une impression peu favorable, impression que semblent du reste justifier les hésitations continuelles et prolongées, la fluctuation incessante entre les diverses écoles, les doutes en présence des problèmes les plus élevés de la philosophie, enfin les contradictions que je n'ai pas craint de reprocher au médecin de Pergame. Mais si l'on pénètre plus avant dans la question, si l'on étudie avec soin l'histoire de la science à l'époque où Galien rédigeait ses ouvrages, on restera convaincu que cette versalité dans les doctrines, que cette absence de fermeté dans les jugements et les opinions, tiennent beaucoup moins au caractère de l'écrivain et à la nature de son esprit si étendu et même si puissant quand il s'agit de médecine, qu'aux circonstances au milieu desquelles se trouvait alors la philosophie. Le temps du dogmatisme était passé ; à la science proprement dite succédaient l'érudition, l'histoire, et surtout l'esprit de controverse. Le scepticisme avait profité de cette guerre intestine pour relever son drapeau ; c'est à cette époque que prit naissance la secte des *nouveaux sceptiques*.

Il n'est donc pas étonnant que Galien, au milieu de luttes acharnées qui affaiblissaient les grandes écoles de philosophie, bien loin de les relever, n'ait pas toujours su prendre un parti très-arrêté. Ne mérite-t-il même pas quelques éloges pour être entré dans une voie de progrès, en essayant un éclectisme plus ou moins scientifique, dans un temps où les esprits les plus droits, fatigués de divisions interminables, ne trouvaient de refuge que dans le scepticisme ou dans un mysticisme absolu? D'ailleurs comme logicien et comme historien de la philosophie, lors même que le reste de ses conceptions philosophiques serait sans valeur, ce que je suis loin de prétendre, Galien serait encore digne de notre reconnaissance et de notre admiration.

FIN.